

L'allumeur d'étoiles, un conte de Noël de Julie Meylan - paru dans la Gazette de Lausanne du 25 décembre 1932 –

Dans les champs de l'infini, l'archange Uriel a pour mission d'allumer les étoiles. Il en prend soin, les compte et les guide ainsi qu'un berger vigilant surveille les brebis de son troupeau. Il les aime toutes ; celles qui, dans la nuit, flamboient et scintillent comme de gigantesques flammes et les autres, plus modestes, qui donnent avec timidité leur petite lumière tremblante. Pourtant, il a une prédilection spéciale pour l'étoile de Noël.

Il l'alluma voici tantôt deux mille ans afin de guider au désert trois pèlerins égarés qui cherchaient une crèche et un enfant. Dès lors, chaque fois que revient la sainte veille, Uriel ne manque jamais d'allumer cette grande étoile, la plus belle du troupeau. Il l'a appelée « Joyeuse », à cause de sa lumière si douce et si pénétrante ; elle ressemble à un éclair qui ne s'éteindrait point.

Or, cette année, Uriel est fort découragé ; les hommes sont méchants, plus mauvais même qu'aux jours lointains où Noé construisait son arche. Le bruit des querelles entre peuples, des dissensions de familles, des luttes de classes, est monté jusque dans ces profondeurs de l'infini qui sont les demeures des anges. Les échos du ciel répètent des paroles haineuses qui ne ressemblent guère au pacifique message entendu jadis dans les champs de Jude. Aussi Uriel n'éprouve guère d'entrain et il se demande chaque jour :

- A quoi bon fêter encore le grand anniversaire ?... Les hommes ne veulent plus regarder en haut ! Pourquoi leur indiquer le chemin du ciel, puisque leurs ambitions ne dépassent plus les horizons bornés où conduisent les terrestres sentiers ?

Néanmoins, la dernière semaine de l'Avent étant venue, il obéit à la coutume séculaire et apprête Joyeuse qui n'a pas été allumée depuis l'an dernier. En ce moment, l'archange Michel qui passe, brandit sa grande épée et grommelle :

- Ces méchants n'ont pas besoin d'étoile ; ce qu'il leur faudrait, c'est un glaive bien tranchant, comme le mien, pour faucher cette misérable moisson humaine, incroyante, rebelle et perverse ! Frère Uriel, n'allume pas Joyeuse ! D'ailleurs, ils ne s'apercevront guère de son absence, puisqu'ils ne la souhaitent pas.

Fort embarrassé, le pauvre allumeur ne sait donc à quoi se résoudre et, abandonnant l'ouvrage commencé, il demeure songeur dans son grand jardin lumineux. C'est alors que survient Gabriel, celui qui, en toute occasion, sait donner quelque sage conseil.

- Qu'as-tu, Uriel, demande-t-il. Tu parais troublé et mécontent. Quelle en est la raison ?

- Ah ! frère, tu arrives bien à propos, car je me demande s'il est convenable cette année d'allumer Joyeuse !

Muet de surprise, Gabriel laisse tomber la rose qu'il vient de cueillir.

- Y penses-tu, Uriel ? ... Tu n'allumerais pas Joyeuse ! ... Oublies-tu donc que c'est Noël ?

- Ah ! certes, je me souviens ; mais ignores-tu les querelles qui divisent les fils de la terre ?... Ils n'aiment plus la lumière !...

Soucieux, Gabriel réfléchit un moment, tandis que des clameurs et des vociférations parviennent jusqu'aux archanges.

- Tu entends, Gabriel ; même ce soir ils ne peuvent rester en paix !

L'autre hausse les épaules :

- Ce sont des insensés ; ayons pitié de leur folie !... Ecoute, Uriel, puisque tu doutes des hommes, descends auprès d'eux pour voir quels sont leurs secrets désirs. Après, tu jugeras toi-même s'il est licite d'allumer Joyeuse cette année, ou bien s'il faut leur donner un Noël sans lumière. En attendant ton retour, je préparerai les harpes pour le grand concert.

C'est ainsi qu'Uriel a pris la décision de venir inspecter la terre. Il a revêtu la grande houppelande fourrée et la barbe de Saint Nicolas et n'a point oublié la clé merveilleuse qui ouvre toutes les portes. Tout d'abord il est arrivé devant un grand hôtel étincelant de girandoles. Les accords endiablés d'un orchestre s'échappent du hall somptueux où des couples enlacés valsent sous les lambris dorés. Les pierres fines étincellent dans les diadèmes, tandis que les fleurs rares achèvent de mourir dans des coupes de cristal. On paraît s'amuser follement ; le champagne pétille et dans la salle de jeux, le croupier abat des cartes tandis que des yeux luisants de convoitise attendent l'issue de la partie. Une petite pauvre, qui a réussi à pénétrer dans ce palais de luxe, tend la main. On lui jette l'aumône, mais la danse et le jeu reprennent de plus belle. Cependant Uriel remarque l'air fatigué de la plus élégante valseuse ; retirée un instant dans un angle, elle baille derrière son éventail tandis que son cavalier interroge discrètement le cadran de son chronomètre.

- Pauvres gens ! soupire l'archange. Ils sont tous les deux esclaves des conventions ; il faut leur enseigner la vraie liberté !

Or, tandis que le bal continue avec un entrain grandissant, Uriel se dirige vers un autre quartier.

Un escalier de marbre conduit au boudoir luxueux où une jeune mondaine achève sa toilette. Assise devant une glace, elle accentue ses sourcils sous un coup de pinceau et vérifie l'ondulation de ses cheveux châtain clair. Soudain, grondeuse, une voix d'homme crie :

- Est-tu bientôt prête ? Il est temps de partir, car nous devons arriver avant le deuxième acte !... C'est une nécessité si je veux obtenir les voix des acteurs aux prochaines élections !

Sur quoi la belle dame soupire :

- Que m'importent cet acte, cette place de député qu'il désire absolument... cette comédie officielle et ce masque dont il faut s'affubler !... Je donnerais tout pour une seule minute de paix véritable !

L'allumeur se retire sans bruit en murmurant :

- Pour te donner la paix, tu verras Joyeuse !

Suffisamment renseigné sur les gens du monde, Uriel s'en va vers la grande maison, semblable à un monastère, où s'entassent parchemins précieux, incunables vétustes et gros infolios. Dans la salle tapissée de livres, règne un silence qu'interrompt à peine le grincement des plumes sur le papier. L'entrée d'un inconnu fait, pour un instant, lever quelques têtes chauves, mais elles se replongent bientôt dans les registres poudreux. Personne ne paraît remarquer le grand rayon de clarté qui est entré avec Uriel. Vêtu de noir comme un croquemort et sinistre plus qu'un geôlier, le surveillant indique du geste le catalogue ouvert. Ce silence obstiné, cet emprisonnement volontaire entre quatre murs tristes enlèvent à Uriel l'envie de prolonger sa visite. Repoussant le catalogue, il fait, sur la point des pieds, les quelques pas qui le séparent de la sortie et, avant de refermer la porte, soupire :

- Esclaves de la lettre écrite... je vous plains ! Ce qui est révélé aux simples demeure obscur pour ceux qui se disent sages et intelligents !

Maintenant, l'allumeur céleste est de nouveau dans la rue bruyante où la foule agitée court à ses plaisirs ou à la poursuite de ses intérêts. Lassé par tant d'impressions diverses, le voyageur se demande s'il ne serait pas raisonnable d'abandonner ses recherches et de regagner directement son jardin dans l'infini. Avant de prendre une résolution définitive, il s'assied un moment sur un des bancs de la promenade.

La nuit de décembre met sur la ville son ombre froide et un brouillard léger, flottant sur l'horizon, en masque les contours et tisse un voile ténu entre la terre et le ciel. Affalé sur un banc, Uriel, saisi par la tristesse de l'heure, frissonne.

Tout près, la tour des prisons dessine sur le brouillard la silhouette sombre et massive de sa façade où les petites fenêtres grillagées des cachots ressemblent à des yeux d'aveugles qui, ouverts, ne voient rien cependant.

- Il me faut aller là, pense Uriel. Peut-être y-t-il parmi ces malheureux détenus une âme à qui la lumière de ma Joyeuse fera plaisir.

Sans s'annoncer au gardien, grâce à sa clé merveilleuse qui ouvre toutes les portes, il a bientôt franchi la triple enceinte des grilles et des verrous. Tout d'abord, il se trouve assez embarrassé. Quand on arrive tout droit des demeures célestes, il n'est point aisé de circuler en pareil asile ; cependant on s'accoutume à tout et Uriel n'a besoin que de deux ou trois minutes pour s'orienter. Tout d'abord il visite les grands dortoirs où sont les moindres délinquants : vagabonds, ivrognes, contrebandiers. Couchés sur leurs lits et lampes éteintes, ils causent un moment avant de s'endormir ; propos grivois, rires étouffés à cause du surveillant qui passe dans le corridor ; projets pour la sortie prochaine.

- Rien à faire ici, pense Uriel. Ils se plaisent dans leur situation et n'ont pas de repentir.

Comme il s'apprête à quitter la prison, il avise, au fond du corridor, une porte de cachot avec un écriteau où sont tracés ces mots : Ici est détenu Joseph Brun, assassin et incendiaire. Condamné à vie. Très dangereux.

Oh ! oh ! pense Uriel. Voilà qui m'intéresse. Je vais entrer là.

Un pâle rayon de lune qui a réussi à percer le brouillard, pénètre par la lucarne et éclaire vaguement le cachot. Dans un coin, agenouillé sur son grabat, le prisonnier regarde du côté de la fenêtre et parle tout seul en courtes phrases hachées et coupées par de brefs sanglots.

Oh ! cette nuit de décembre !... il y a ce soir sept ans ! ... comme aujourd'hui la lune brillait... et je la voyais toute ronde, tandis que les fagots commençaient à brûler sous l'avant-toit !... C'est alors que la vieille mère est sortie !... Joseph !... criait-elle, qu'as-tu fait ?... J'ai eu peur !... Je ne pouvais pas lui dire que c'était à cause de mon frère qui me prenait Céline, ma fiancée... Elle m'aurait vendu, la mère !... Il fallait bien me défendre, n'est-ce pas ? Pour la faire taire, je lui ai planté un couteau dans la gorge !... Quelle horrible chose !... Tuer sa mère qu'on vénère, mettre le feu à la maison qu'on aime, à cause d'un frère qui détruit notre beau rêve d'avenir !... Ils m'ont pris et enfermé... Ce n'était que juste, mais cent ans de prison pourront-ils expier si terrible forfait ?... Oh ! mon Dieu, pardon !... Tant de fois déjà j'ai demandé grâce !... Je te cherche dans la nuit, Seigneur, aie pitié !

Alors le visiteur invisible a murmuré :

- Sur ceux qui marchaient dans l'ombre, une grande lumière s'est levée !...
- Qui parle ? ... ai-je rêvé ?... ou bien est-ce une voix d'en haut ? demande le prisonnier.

Personne ne répond, seulement Joseph Brun, détenu à vie, se sent tout à coup l'âme joyeuse comme aux jours lointains où, assis sur les genoux de sa mère, il épelait les récits de la Nativité.

Une fois sorti du pénitencier, Uriel se dit :

- Il me faut encore voir les malades ; eux aussi doivent soupirer après un lumineux Noël.

Pour entrer à l'hôpital, il n'y a pas besoin de clé miraculeuse, car la porte est toujours ouverte. Errant par les couloirs blanchis à la chaux où flotte l'odeur des antiseptiques, l'allumeur d'étoiles écoute des plaintes sourdes, des accès de toux et des cris de souffrance. Un homme en proie à un accès de délire alcoolique, blasphème et hurle des invectives si monstrueuses qu'Uriel est presque disposé à rebrousser chemin. Une vieille femme, qui marche en trébuchant, l'arrête au passage. C'est la tante Sara, une pauvre qu'on garde là par charité. Elle a les yeux tout faibles et ne peut guère travailler, mais on l'occupe à de menues besognes dans la cuisine et à la buanderie. C'est une bonne âme, honnête, consciencieuse et fidèle. Sa vie, sans joie et sans grandes douleurs, ressemble à un de ces chemins enfermés entre deux murs où le voyageur qui marche va vers un but inconnu et n'aperçoit jamais l'horizon. Or, en cette avant-veille de Noël, la tante Sara est obsédée par le désir de voir au moins une fois ces étoiles dont on lui parle si souvent et que ses yeux malades ne parviennent pas à discerner.

- Oh ! murmure-t-elle, en joignant ses mains déformées par les rhumatismes, si je pouvais seulement admirer celle qui guida les Mages.

Alors il lui semble entendre une voix très douce qui répond :

- Tante Sara, tout est possible et vous verrez ma Joyeuse !

C'est Uriel qui console la vieille aveugle.

Sur la tour de la cathédrale, une lumière tremblotante circule le long de la galerie ouvragée qui court au-dessous des cloches. Le veilleur fait sa ronde habituelle. Baptiste Clerc vit là-haut depuis tantôt dix lustres. Loin du monde, il passe son temps à veiller sur la ville et à observer le ciel. Dans cette solitude, il est devenu fort habile à prédire ce qui arrivera demain. Autrefois, on se gaussait de ses prophéties que l'on taxait de radotages, mais à présent on est un peu plus respectueux. Il faut savoir qu'en juin 1914 il se montrait fort anxieux, assurant qu'on verrait des catastrophes parce que les nuages prenaient la forme d'épées. Hélas, les tragiques événements survenus un peu plus tard confirmèrent les craintes du vieillard. Celui-ci, qui n'a guère de commerce avec les humains, comprend le langage du vent, des cloches et des hirondelles quand, le soir, elles se poursuivent en criant autour du clocher. Ses yeux savent aussi voir ces choses mystérieuses qui, sans cesse, frôlent les fils des hommes sans qu'ils en aient le moindre soupçon.

Uriel vient à peine de franchir la dernière marche de l'escalier que le vieux l'a déjà remarqué. Avec bonhomie, il l'interroge :

- D'où viens-tu, étranger ? Je ne te connais pas pour être un citoyen de la ville ?

- Tu ne te trompes pas, Baptiste Clerc : je viens d'ailleurs.

- Pourquoi montes-tu ici à cette heure tardive et quel intérêt te pousse à me rendre visite ?

- Je viens te rappeler que c'est demain Noël !

- Ah ! je le sais et je m'en réjouis !... Depuis tant d'années je l'attends et le salue avec un bonheur toujours plus grand !... Cinquante fois déjà, les cloches ont annoncé sa venue depuis que je surveille la ville, mais jamais encore je ne l'ai souhaité comme aujourd'hui !... On dit que les hommes sont méchants, parce qu'ils ne savent pas ! Pour moi, c'est différent, car j'ai les étoiles, surtout la plus grande, celle que je vois seulement à Noël...

- C'est Joyeuse !, explique Uriel avec émotion.

- Que dis-tu ? demande le vieux qui est un peu sourd.

Mais, ne recevant pas de réponse, il reprend :

- Oui, comme je viens de dire, il y a cette étoile... et puis, surtout, il y a l'Enfant !

En trouvant là-haut son jardin de lumières, Uriel a déclaré :

- Demain j'allumerai Joyeuse; ils en ont besoin !

* * *

Le soir étant venu, le chœur céleste apprête ses instruments. Michel lui-même, ayant abandonné son épée, prélude sur un luth à dix cordes. Tout est prêt et chacun à son poste. Seul Uriel fait défaut.

Gabriel s'impatiente et le réclame :

- Viens-tu, frère, il est temps !

Mais il se tait, car le ciel vient de s'emplir de clarté ; Joyeuse s'allume. Jamais encore elle n'a été si belle et vers les hommes sa lumière descend, victorieuse ainsi qu'une promesse et douce comme une parole d'amour.

- Frère Uriel, demandent les anges, pourquoi brille-t-elle si merveilleusement à cette heure ?

- Parce que les fils des hommes en ont besoin, fait l'allumeur.

Alors Uriel, ayant pris sa harpe, le chœur divin a chanté les paroles anciennes :

« Pour tous, c'est une grande joie !... »

Julie Meylan